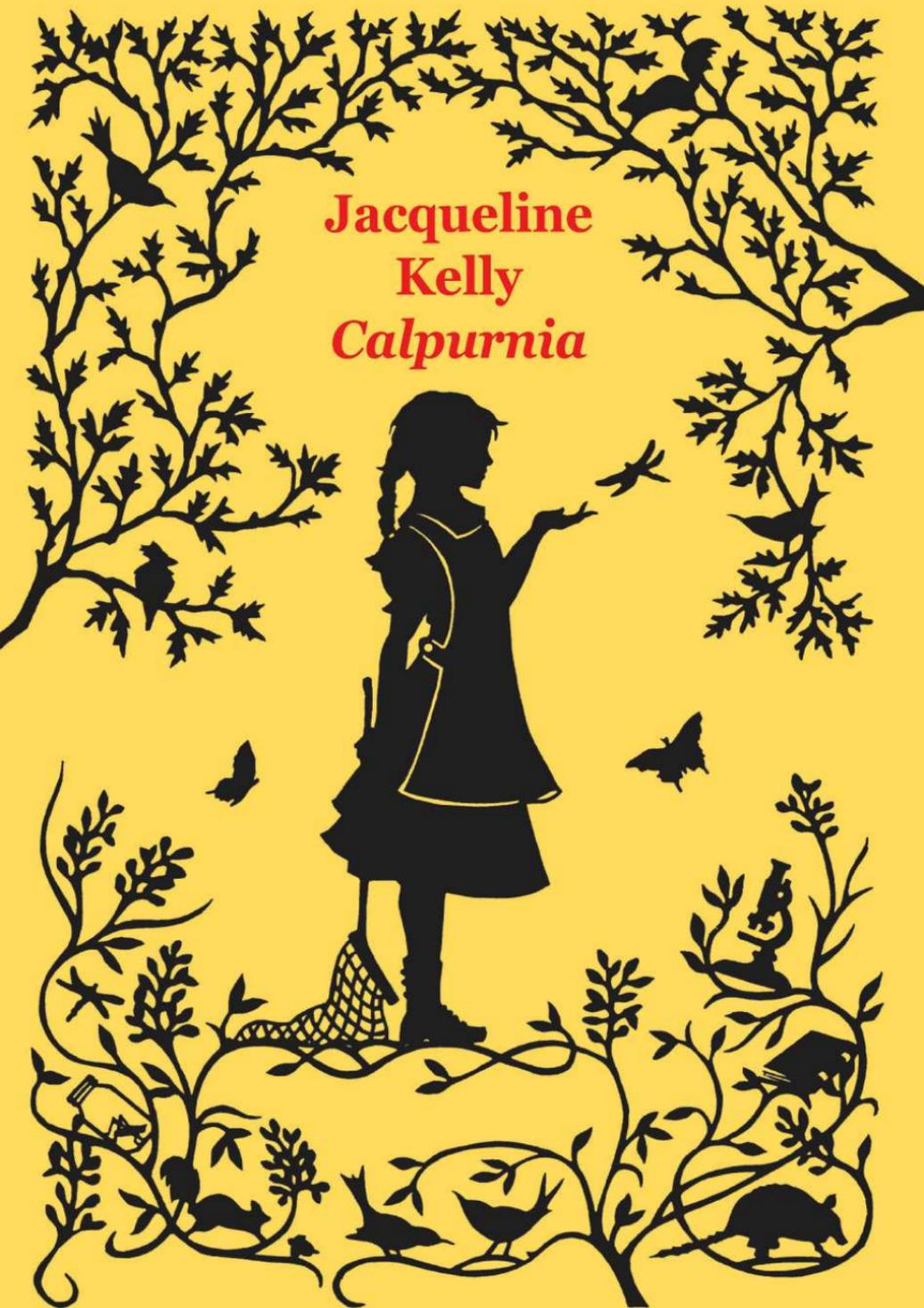


**Jacqueline  
Kelly  
Calpurnia**



## *Le livre*

Calpurnia Tate a onze ans.

Dans la chaleur de l'été, elle s'interroge sur le comportement des animaux autour d'elle. Elle étudie les sauterelles, les lucioles, les fourmis, les opossums. Aidée de son grand-père, un naturaliste fantasque et imprévisible, elle note dans son carnet d'observation tout ce qu'elle voit et se pose mille questions. Pourquoi, par exemple, les chiens ont-ils des sourcils ? Comment se fait-il que les grandes sauterelles soient jaunes, et les petites, vertes ?

On est dans le comté de Caldwell, au Texas, en 1899. Tout en développant son esprit scientifique, Calpurnia partage avec son grand-père les enthousiasmes et les doutes quant à ses découvertes, elle affirme sa personnalité au milieu de ses six frères et se confronte aux difficultés d'être une jeune fille à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Apprendre la cuisine, la couture et les bonnes manières, comme il se doit, ou se laisser porter par sa curiosité insatiable ? Et si la science pouvait ouvrir un chemin vers la liberté ?

## Prix Sorcières 2014

« Un magistral et flamboyant roman, impeccablement écrit et traduit, à faire lire aux jeunes générations d'aujourd'hui dans un esprit citoyen : ce que nous considérons comme acquis s'est souvent conquis de haute lutte... »

Sophie Pilaire, *Ricochet*

### *L'auteur*

Jacqueline Kelly est née en Nouvelle-Zélande, puis, très vite, ses parents sont venus s'installer au Canada, à Vancouver. Vous pouvez imaginer le choc quand, quelques années plus tard, la famille repart pour El Paso, au Texas. Elle pratiquera la médecine pendant de nombreuses années, puis reprendra des études de droit, et finalement décidera d'écrire des livres. Son premier roman, *Calpurnia*, a été immédiatement récompensé par le Newbery Honor Award.

Calpurnia  
Jacqueline Kelly

# Calpurnia

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Diane Ménard

Médium poche  
*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour ma mère, Noeline Kelly,  
pour mon père, Brian Kelly,  
pour mon mari, Robert Duncan.*

# I

## L'ORIGINE DES ESPÈCES

*Lorsqu'un jeune naturaliste aborde l'étude d'un groupe d'organismes qui lui sont entièrement inconnus, il est tout d'abord très embarrassé pour déterminer les différences qu'il doit prendre en considération... car il ne sait rien de la nature ni de l'étendue des variations auxquelles ce groupe est sujet...*

En 1899, nous avons appris à maîtriser l'obscurité, mais pas la chaleur du Texas. Nous nous levions dans le noir, plusieurs heures avant le soleil, lorsqu'une vague traînée indigo apparaissait dans le ciel vers l'est et que le reste de l'horizon était toujours plongé dans la nuit. Nous allumions nos lampes à pétrole et les tenions devant nous dans l'obscurité comme de petits soleils vacillants. Toute une journée de travail devait être terminée avant midi, quand la chaleur

massacrante ramenait tout le monde dans notre grande maison aux volets clos. Nous nous couchions alors dans la pénombre des vastes pièces aux plafonds hauts, comme des victimes en sueur. Le remède habituel de notre mère, consistant à vaporiser de l'eau de Cologne sur les draps pour les rafraîchir, ne faisait de l'effet qu'une minute. À trois heures de l'après-midi, quand il fallait de nouveau se lever, la température était toujours mortelle.

La chaleur était dure pour tout le monde, à Fen-tress, mais c'étaient les femmes qui en souffraient le plus, dans leurs corsets et leurs jupons. J'étais encore un peu trop jeune pour subir cette forme de torture uniquement réservée aux femmes. Elles desserraient leur corset après des heures de contrainte, et poussaient un soupir de soulagement, maudissant la canicule, et leurs époux aussi, qui les avaient entraînées dans le comté de Caldwell pour y planter du coton et des hectares de pacaniers. Ma mère abandonnait provisoirement ses cheveux postiches, une fausse frange crêpée et un rouleau en crin de cheval, à partir desquels elle dressait chaque matin ses propres cheveux en un savant échafaudage. Ces jours-là, quand nous ne recevions personne, il lui arrivait même de coller sa tête sous la pompe de la cuisine

et de laisser Viola, notre cuisinière quarteronne, pomper l'eau jusqu'à ce que mère soit complètement trempée. Elle nous interdisait d'une voix sans réplique de rire devant ce spectacle ahurissant. Lorsque notre mère abandonnait ainsi sa dignité à la chaleur, il valait mieux ne pas nous trouver sur son chemin – il ne nous fallut pas longtemps (et à notre père non plus) pour le découvrir.

Mon nom est Calpurnia Virginia Tate, mais à l'époque tout le monde m'appelait Callie V. Cet été-là, j'avais onze ans, et j'étais la seule fille sur sept enfants. Pouvez-vous imaginer situation plus désastreuse ? J'étais coincée au milieu, entre trois frères plus âgés que moi – Harry, Sam Houston, et Lamar – et trois frères plus jeunes – Travis, Sul Ross, et le bébé, Jim Bowie, que nous appelions J.B. Les plus petits parvenaient réellement à dormir à midi, parfois même empilés les uns sur les autres comme des chiots humides et fumants. Les hommes qui revenaient des champs, et mon père, qui rentrait de son bureau à la fabrique de coton, dormaient également. Ils prenaient les seaux en fer-blanc du puits et s'aspergeaient d'eau tiède sur la véranda, avant de se laisser tomber sur leurs lits de corde, terrassés.

Oui, la chaleur était une calamité, mais elle m'ap-

portait aussi la liberté. Tandis que le reste de la famille dormait d'un sommeil agité, je me dirigeais secrètement vers les berges de la rivière San Marcos pour profiter de ma récréation quotidienne : un moment sans école, sans ces pestes de frères, et sans mère sur le dos. Je n'avais pas vraiment la permission de le faire, mais personne ne me l'interdisait non plus. J'arrivais à m'éclipser parce que j'avais ma chambre à moi tout au bout du couloir, alors que mes frères partageaient tous la même pièce. S'ils m'avaient vue, ils auraient vendu la mèche en moins d'une demi-seconde. À mes yeux, cette chambre individuelle était l'unique avantage appréciable que me valait le fait d'être la seule fille.

Notre maison était séparée de la rivière par un terrain en forme de croissant de deux hectares et demi, couvert de végétation sauvage et jamais débroussaillé. J'aurais eu du mal à m'y frayer un chemin si les clients habituels de la rivière – les chiens, les cerfs, mes frères – n'avaient entretenu en passant un étroit sentier battu entre les ronces traîtresses, les bardanes griffues, aussi hautes que ma tête, qui s'accrochaient à mes cheveux et à mon tablier, tandis que je me faisais toute petite pour me faufiler entre elles. En arrivant à la rivière, j'enlevais mes vêtements

et restais en chemise, puis je flottais sur le dos, ma chemise ondulant doucement autour de moi dans le faible courant. Je m'abandonnais avec délice à la fraîcheur de l'eau. J'étais un nuage de rivière, qui tournoyait doucement dans les tourbillons. Je levais les yeux vers les nids soyeux des chenilles d'écaillés fileuses, loin au-dessus de moi, dans le feuillage luxuriant des chênes qui se penchaient sur la rivière. Les cocons semblaient me refléter, flottant dans leurs propres ballons de gaze dans le ciel d'un turquoise clair.

Cet été-là, tous les hommes, à l'exception de mon grand-père, Walter Tate, s'étaient coupé les cheveux très court et avaient rasé leur barbe épaisse ainsi que leur moustache. Ils parurent aussi nus que des salamandres aveugles pendant quelques jours, le temps de se remettre du choc que provoquait la vue de leur menton pâle et fuyant. Curieusement, grand-père ne souffrait pas de la chaleur, malgré sa grande barbe blanche qui tombait en cascade sur sa poitrine. Il prétendait que c'était grâce à ses habitudes régulières et modérées, vu qu'il ne buvait jamais de whisky avant midi. Sa vieille queue-de-pie à l'odeur prononcée était affreusement démodée, mais il ne l'aurait quittée pour rien au monde. Notre bonne,

SanJuanna, avait beau la nettoyer régulièrement au benzène, elle gardait toujours une odeur de moisi, et une étrange couleur, qui n'était ni noire ni verte.

Grand-père vivait sous le même toit que nous, mais c'était un personnage énigmatique. Il avait depuis longtemps transmis la direction de l'affaire familiale à son fils unique, mon père, Alfred Tate, et il passait ses journées dans son « laboratoire », derrière la maison, absorbé dans ses « expériences ». Le « laboratoire » n'était qu'une vieille remise, située dans les anciens baraquements des esclaves. Lorsque grand-père ne se trouvait pas dans le laboratoire, il était soit dehors, à la recherche de spécimens, soit terré dans un coin sombre de la bibliothèque, avec ses livres jaunis, là où personne n'osait jamais le déranger.

Je demandai à ma mère si je pouvais me couper les cheveux, cette épaisse chevelure étouffante qui me descendait dans le dos. Elle répondit non, elle ne voulait pas que je coure partout comme une sauvageonne aux cheveux tondus. Je trouvai ça parfaitement injuste, sans même parler de la chaleur ! Je décidai donc de suivre un plan : chaque semaine, je me couperais deux ou trois centimètres de cheveux – pas plus, et en douce –, de sorte que mère ne s'en apercevrait pas. Elle ne s'en apercevrait pas parce que

je me camouflerais derrière les bonnes manières. Lorsque je me déguisais en jeune fille bien élevée, je parvenais souvent à échapper à un examen trop approfondi de sa part. Elle était toujours débordée, autant par les mille questions que lui posaient les gens de maison, que par l'agitation incessante de mes frères. Vous n'imaginez pas le chaos et le tapage que peuvent provoquer six frères. En outre, la chaleur aggravait ses affreuses migraines paralysantes. Elle avait alors recours à une grande cuillerée de Composé végétal Lydia Pinkham, connu pour être « le meilleur purificateur de sang pour femmes ».

Cette nuit-là, je pris une paire de ciseaux de brodeuse et, tout excitée, le cœur battant, je coupai les premiers centimètres. Je regardai la mèche soyeuse, comme des foin coupés, dans la paume de ma main. J'avançais à grands pas vers l'avenir qui m'attendait quelques mois plus tard, lors du passage au resplendissant siècle nouveau. Cela me paraissait être vraiment un grand moment. Je dormis peu cette nuit-là, craignant le lendemain.

Le matin, je retins mon souffle en descendant l'escalier pour aller prendre mon petit déjeuner. Les grosses crêpes aux noix de pécan avaient un goût de carton. Et savez-vous ce qui arriva? Absolument

rien. Personne ne remarqua quoi que ce soit. J'étais légèrement soulagée, mais je me dis aussi : Ça ne m'étonne pas de cette famille ! En fait, personne ne remarqua rien jusqu'à ce qu'un beau jour, quatre semaines plus tard et dix centimètres de cheveux en moins, notre cuisinière, Viola, me lance un regard sévère. Mais elle ne dit pas un mot.

Il faisait si chaud que, pour la première fois dans l'histoire, mère laissa les bougies du chandelier éteintes pour le dîner. Elle nous permit même, à Harry et à moi, de sauter nos leçons de piano pendant quinze jours. Ce qui n'était pas plus mal. Harry transpirait sur les touches, de sorte que celles qui correspondaient au *Menuet en sol* s'étaient ternies. Mère et SanJuanna eurent beau tout essayer, elles ne parvinrent pas à redonner son brillant à l'ivoire. En outre, notre professeur de musique, Miss Brown, était âgée, et son cheval décrépité devait tirer son cabriolet sur cinq kilomètres à partir de Prairie Lea. Ils se seraient tous deux probablement écroulés pendant le voyage, et auraient dû être achevés. Ce qui n'aurait pas été une si mauvaise idée, quand on y pense.

Père, lorsqu'il apprit que nous manquerions nos leçons, commenta :

– C'est une bonne chose. Un garçon a autant

besoin d'un piano qu'un serpent d'un jupon à volants.

Mère ne voulait rien entendre. Elle souhaitait que son fils aîné, Harry, âgé de dix-sept ans, devienne un gentleman. Elle projetait de l'envoyer à l'université d'Austin, à quatre-vingts kilomètres de la maison, quand il aurait dix-huit ans. D'après le journal, il y avait cinq cents étudiants à l'université, dont soixante-dix jeunes filles dûment chaperonnées à l'École des arts libéraux (où elles étudiaient un mélange de musique, d'anglais ou de latin). Les projets de père étaient différents : il voulait que Harry devienne un homme d'affaires, qui reprendrait un jour la fabrique de coton, les champs de pacaniers, et qui entrerait chez les francs-maçons, comme il l'avait fait lui-même.

À la fin du mois de juin, le *Fentress Indicator* rapporta que la température atteignait quarante et un degrés au milieu de la rue, devant les bureaux du journal. Le journal ne disait pas combien il faisait à l'ombre. Je me demandais pourquoi, étant donné qu'aucune personne saine d'esprit ne passait plus d'une seconde au soleil, sauf pour se précipiter d'une tache d'ombre à l'autre, qu'elle se trouve sous un arbre, une grange ou un cheval de labour. Il me

semblait que le fait de connaître la température à l'ombre aurait été beaucoup plus utile aux habitants de notre ville. J'écrivis une « Lettre au rédacteur », dans laquelle je faisais cette remarque, et, à ma grande surprise, le journal la publia la semaine suivante. À la plus grande surprise encore de ma famille, il commença à publier la température à l'ombre aussi. D'une certaine façon, le fait de lire qu'il ne faisait que trente-sept degrés à l'ombre nous rafraîchit un peu.

L'activité des insectes redoublait, aussi bien à l'intérieur de la maison qu'au-dehors. Les sauterelles se levaient en masse sous les sabots des chevaux. Les lucioles étaient si nombreuses que personne ne se souvenait d'un été offrant un tel spectacle. Chaque soir, mes frères et moi nous réunissions sur la véranda et faisons un concours pour savoir qui verrait la première lueur. Nous étions très excités, et c'était un grand honneur de gagner, surtout après que mère eut pris un morceau de soie bleue de son panier à couture pour y découper un joli médaillon qui se terminait par de longs rubans. Entre deux migraines, elle broda au fil doré sur la soie *Prix Luciole de Fen-tress*. C'était un trophée élégant et très convoité. Le gagnant le gardait jusqu'au soir suivant.

Les fourmis envahirent la cuisine plus qu'elles ne l'avaient jamais fait auparavant. Elles marchaient en formations militaires, passant par les petites fentes des plinthes et des fenêtres, pour se diriger droit sur l'évier. Elles avaient un besoin désespéré d'eau et rien ne pouvait les arrêter. Viola eut beau prendre les armes contre elles, elle n'obtint aucun résultat. Les lucioles nous semblaient un cadeau du ciel, et les fourmis un fléau, mais pour la première fois je me demandai s'il était juste de faire une telle distinction. Ce n'étaient que des créatures qui essayaient de survivre à la sécheresse, comme nous. Je trouvais que Viola devrait abandonner sa lutte contre elles et les laisser tranquilles, mais je changeai d'idée en m'apercevant que le poivre noir dans la salade aux œufs durs n'était pas du tout du poivre.

Alors que nous étions envahis par certains insectes, d'autres habitants familiers de notre propriété, tels que les vers de terre, disparurent. Mes frères se plaignaient de l'absence de vers pour aller à la pêche, et du mal qu'ils avaient à les chercher en creusant la terre dure, desséchée. Vous vous êtes peut-être demandé s'il était possible de dresser des vers de terre ? Je peux vous dire que oui. La solution m'avait semblé évidente : les vers apparaissent toujours quand

il a plu, et il était assez facile de leur procurer un peu de pluie. J'apportai un petit seau d'eau dans un endroit ombragé des deux hectares et demi de broussailles et arrosai au même endroit deux fois par jour. Au bout de quatre jours, il suffit que je me montre avec mon seau, et les vers, attirés par le bruit de mes pas et la promesse d'eau, remontèrent à la surface. Je les ramassai et les vendis à Lamar pour un penny la douzaine. Lamar me harcela pour que je lui dise où je les avais trouvés, mais je gardai le silence. Je dévoilai cependant ma méthode à Harry, mon frère préféré, auquel je ne pouvais rien cacher (enfin, presque rien).

– Callie, me dit-il, j'ai quelque chose pour toi.

Il alla jusqu'à son bureau et y prit un carnet de poche en cuir rouge, avec *Souvenir d'Austin* marqué sur la couverture.

– Regarde, dit-il. Je ne m'en suis jamais servi. Tu peux le prendre pour y noter tes observations scientifiques. Tu es une vraie naturaliste en herbe.

Qu'est-ce qu'un naturaliste, exactement ? Je ne le savais pas très bien, mais je décidai de passer le reste de l'été à en devenir une. Si ça consistait simplement à noter tout ce qu'on voyait autour de soi, je pouvais le faire.

En outre, maintenant que j'avais un endroit où écrire les choses, j'en voyais que je n'avais jamais remarquées auparavant.

Les premières notes que je consignai dans mon carnet concernaient les chiens. À cause de la chaleur, ils restaient couchés dans la poussière, comme s'ils étaient morts. Même lorsque mes plus jeunes frères les harcelaient avec des bâtons de façon insupportable, ils ne daignaient pas lever la tête. Ils se redressaient juste assez longtemps pour laper l'eau de leur écuelle, puis s'affalaient de nouveau, en soulevant des nuages de poussière, dans le creux qu'avait laissé l'empreinte de leur corps. On n'aurait même pas pu faire bouger Ajax, le chien de chasse primé de père, en lui mettant un fusil sous le museau. Il restait allongé, la gueule ouverte, la langue pendante, et me laissait compter ses dents. C'est ainsi que je découvris que le palais de la gueule d'un chien est profondément ridé vers l'arrière, en descendant vers le gosier, sans aucun doute pour faciliter le passage d'une proie qui se débat dans une seule direction, celle de l'estomac. Je l'écrivis dans mon carnet.

J'observai que les expressions d'un chien dépendent en grande partie du mouvement de ses sourcils.

J'écrivis : *Pourquoi est-ce que les chiens ont des sourcils ? Pourquoi est-ce que les chiens ont besoin de sourcils ?*

Je posai la question à Harry, mais il ne savait pas. Il me répondit :

– Va demander à grand-père. Il sait ce genre de choses.

Mais je ne voulais pas. Le vieil homme avait lui-même de fiers sourcils broussailleux, qui lui donnaient l'air d'un dragon, et il me semblait bien trop imposant pour que je sois montée sur ses genoux quand j'étais petite. Je ne me rappelais pas qu'il m'ait jamais adressé la parole directement, et je n'étais pas entièrement persuadée qu'il connaisse mon prénom.

Ensuite, je reportai mon attention sur les oiseaux. Je ne sais pourquoi, cette année-là, nous eûmes un grand nombre de cardinaux tout autour de la maison. Harry me fit rire lorsqu'il dit que nous avions une bonne récolte de cardinaux cet été, comme si nous y pouvions quelque chose, comme si nous avions travaillé pour récolter leurs petits corps brillants, aux couleurs vives, comme si nous les avions accrochés dans les arbres le long de notre allée de graviers, comme des décorations de Noël. Mais en raison de leur nombre et de la sécheresse qui avait mis à mal leur régime normal à base de graines et de

baies, les mâles se disputaient furieusement la possession de chaque micocoulier. Je trouvai un mâle mutilé, mort dans les taillis ; ce fut une vision triste et saisissante. Puis, un matin, une femelle vint se percher derrière le fauteuil en rotin, à côté de moi, sur la véranda. Je restai pétrifiée. J'aurais pu tendre la main et la toucher du doigt. Un lambeau de chair gris-marron pendait de son bec couleur abricot pâle. On aurait dit un minuscule bébé souris, de la taille d'un dé à coudre, mort ou en train de mourir.

Lorsque j'en parlai pendant le dîner, père répondit :

– Calpurnia, les cardinaux ne mangent pas de souris. Ils vivent de végétaux. Sam Houston, s'il plaît, passe-moi les pommes de terre.

– Oui, bien sûr, père, je vous raconte simplement... murmurai-je sans conviction.

Je m'en voulus aussitôt de ne pas avoir défendu ce que j'avais vu de mes propres yeux. La pensée de ces oiseaux amenés à un comportement tellement contre nature me révoltait. La prochaine étape serait le cannibalisme. Avant d'aller me coucher, cette nuit-là, je pris un sac d'avoine dans l'écurie, et je la répandis le long de l'allée. J'écrivis dans mon carnet : *Combien de cardinaux aurons-nous l'année prochaine,*

*Merci à mes premiers lecteurs, Joe Kulhavy, Wayne Price, Roxanne Hale Drolet, Carol Jarvis et Noeleen Thompson pour leurs encouragements, ainsi qu'à ma comadre, Val Brown, qui enseigne le piano avec chaleur et gentillesse, et qui ne ressemble en aucune façon à Miss Brown.*

*Mes remerciements à mon agent, Marcy Posner, qui a sorti mon manuscrit du tiroir.*

*À Laura Godwin, Noa Wheeler, Ana Deboo, Marianne Cohen, et à tous ceux de la maison d'édition Holt qui m'ont permis d'améliorer ce livre.*

*Et bien sûr, mes plus grands remerciements à Gwen Moore Erwin. Après toutes ces années.*

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mars 2013

ISBN 978-2-211-22549-6

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)